



Elfe XX-XXI

Études de la littérature française des XXe et XXIe siècles

9 | 2020

Dire et lire les vulnérabilités contemporaines

Poétique de la vulnérabilité : Baudouin de Bodinat

Patrick Suter



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/elfe/2443>

ISSN : 2262-3450

Éditeur

Société d'étude de la littérature de langue française du XXe et du XXIe siècles

Ce document a été généré automatiquement le 16 septembre 2020.

Poétique de la vulnérabilité : Baudouin de Bodinat

Patrick Suter

Cadastre des fissures¹

- ¹ Aborder les vulnérabilités requiert d'adopter soi-même une attitude vulnérable, reposant sur une humilité qui n'esquive pas la honte, dans une déprise de soi. Et pour qui en douterait, le coronavirus apparu en Chine en novembre 2019 viendrait le rappeler, un million de fois plus petit qu'une cellule, mais capable de mettre à l'arrêt – partiel – l'ensemble des économies du monde moderne, et de modifier de façon soudaine l'horizon des êtres humains par les mesures de confinement. Dans sa superbe, le moderne Achille avait ses points faibles, ses boucliers sophistiqués ne pouvant rien contre des gestions à courte vue faisant fi de risques de pandémie pourtant clairement identifiés par des experts. Le paradigme du monde contemporain repose sur le lisse, avec pour emblèmes les gratte-ciels à paroi de verre ou de granit poli, qui donnent l'image d'un monde sans failles, ne pouvant s'effondrer. Les vulnérabilités concernent pourtant de très nombreux domaines du monde actuel, et, en écologie en particulier, les spécialistes du Système Terre ont identifié dix frontières qui constituent des seuils à partir desquels l'autorégulation de la planète n'est plus assurée, augmentant le risque d'emballements systémiques ou d'effondrements². Ces limites concernent entre autres les taux de résistance du climat, de la biodiversité et des cycles biogéochimiques, et, selon les chercheurs, plusieurs d'entre elles ont désormais été franchies, à partir desquelles des phénomènes irréversibles peuvent se déclencher – ou se sont peut-être déjà déclenchés³. De telles vulnérabilités sont certes mises en doute par divers groupes de pression, mais l'abondance des catastrophes écologiques, désormais relayées par les médias de masse – qu'elles concernent l'effondrement de la biodiversité ou de gigantesques incendies de forêt probablement liés au réchauffement climatique –, suggèrent que le Système Terre est entré, à l'heure de l'Anthropocène, dans un temps où se produisent des effondrements consécutifs au franchissement de seuils de vulnérabilité. Ainsi apparaît renforcée la position de ceux qui attirent depuis des

décennies l'attention sur des fissures ou des points de rupture qui pourraient faire place à des développements irréversibles : des écologues et des spécialistes du Système Terre, bien sûr, mais aussi des artistes et des poètes qui, en accordant dans leurs œuvres une attention majeure aux processus de désagrégation (rouille, rebuts, pourriture, poussière) suggéraient la vulnérabilité fondamentale des êtres et des éléments, placés sous le signe du fragile ou de l'éphémère. Le confinement mondial dû au covid-19 résonne en écho de la *Strette* (*Engführung*) par laquelle Paul Celan a clôturé *Grille de parole*, qui évoquait les catastrophes nucléaires⁴ ; et c'est l'*étroitesse* (dans les *grilles* de la parole) que, dans sa propre vulnérabilité, Celan avait déjà choisie comme cadre confiné de sa poétique – développée pourtant durant les Trente Glorieuses, avec leur promesse de croissance infinie. L'effacement des sujets dans une phrase ne comportant qu'un verbe répété, et de surcroît monosyllabique – « Kam, kam. » (*Vint, vint.*) – ou l'énonciation du mot « Partikelgestöber » (*tourbillon de particules*) en le séparant d'un vers à l'autre par un rejet qui scinde l'unité lexicale – « Par- // tikelgestöber » – ne sont que quelques-unes des techniques par lesquelles Celan suggère l'extrême fragilité du langage et du monde à l'heure contemporaine⁵. La poésie – une partie de la poésie – vit depuis longtemps en confinement, consciente de l'extrême vulnérabilité des êtres, comme en témoigne cet effroyable « sonnet de la mort » de Bernard Noël, aussi démembré que la personne torturée qu'il évoque :

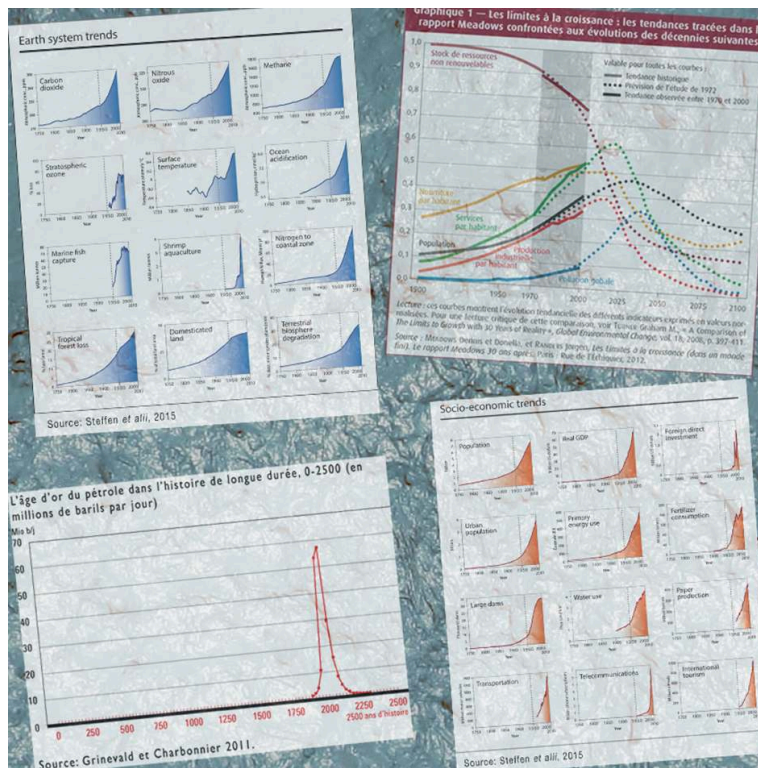
corde au cou
 entravé comme un porc
 criant de rage et d'horreur
 ils le traitent au fouet
 avec trop de vie encore
 gonflées les jambes pattes énormes
 ils éteignent leurs cigarettes dessus
 tous les bourreaux font la fête
 en frappant fracassant fracturant
 une charogne disent-ils
 nouée à sa pourriture
 vite achevez-le
 empalez-moi ce fils de pute
 nous le renverrons
 tout droit dans le con de sa mère⁶

- 2 La vulnérabilité transparaît dans l'humiliation que peut subir un être humain, et, dans ce poème, toute résonance du glorieux du sonnet (étymologiquement lié au *son* ou au fait de *sonner*) s'éteint dans les hurlements de douleur. Étant défiguré sur le plan formel, le sonnet n'est plus reconnaissable que par son nom. Les quatrains et les tercets sont déformés, deux groupes de quatre vers en entourant deux autres de cinq et de deux, comme si les strophes étaient elles-mêmes tuméfiées, amputées, déplacées. La longueur excède les quatorze vers du sonnet traditionnel, tandis que les vers sont eux-mêmes de longueurs différentes, allant de trois à onze syllabes, sans rimes, plus aucun ne pouvant faire écho à l'autre. Les assonances et les allitérations sont déjouées par la parataxe qui souligne les coups (« en frappant fracassant fracturant »). En nommant sans détour les blessures de l'être torturé, et en incorporant dans son lexique le langage de la violence et les insultes, le « sonnet » se montre lui-même vulnérable, incapable de sonner encore face aux coups – et la poésie elle-même a la « corde au cou ».

Le temps où nous sommes

- 3 Peu d'écrivains auront, plus que Baudouin de Bodinat⁷, et de façon plus remarquable, été attentifs aux vulnérabilités du monde contemporain – comme l'avait été Baudelaire à l'apogée du premier capitalisme, dans l'interprétation qu'en a donné Benjamin⁸. Peu d'œuvres auront par ailleurs été plus lucides, plus impitoyables quant à l'ampleur des failles d'un monde pourtant en croissance exponentielle depuis des décennies : depuis la Révolution industrielle, et bien plus encore depuis le début de ce que les spécialistes du Système Terre nomment la « grande accélération⁹ » – qui a débuté après la Deuxième Guerre mondiale et se poursuit de nos jours, bien qu'en présentant des signes de ralentissement ou d'affaissement. Parmi divers indicateurs, retenons que durant cette phase, la population humaine mondiale a presque triplé, la consommation d'énergies fossiles plus que quintuplé, tandis que l'usage des engrais a été multiplié par seize, le tourisme international par plus de vingt, et que les volumes de pêche ont quadruplé jusqu'aux années 2000 – pour diminuer par la suite¹⁰. Et cependant, le « cours actuel des choses » suggère que les êtres humains ne parviennent pas à saisir la signification de ces multiplications, qui semblent garder un caractère abstrait, non tangible. Pour être sensible aux vulnérabilités du Système Terre et de la biosphère, il suffirait pourtant d'avoir recours à des images mentales, par exemple en se représentant une douleur sensible multipliée par... 3, 4, 5, 16 ou 20 (pour reprendre les facteurs de la « grande accélération »), ou la différence entre un bâtiment de 1 ou de... 1 000 ou 2 000 étages¹¹. Ou peut-être conviendrait-il de regarder *attentivement* des graphiques qui rendent compte de ces phénomènes, ou du « peu d'avenir que contient le temps où nous sommes » – pour reprendre le sous-titre de *La Vie sur terre* de Baudouin de Bodinat. Je me suis permis de réunir dans le « tableau de vanité » ci-dessous.

Fig. 1



« Graphiques inaperçus », montage Photoshop, avril 2020.

© Patrick Suter

La vie sur terre

- 4 Pour sa part, Baudouin de Bodinat n'a cependant jamais recours à des graphiques qui permettent aux scientifiques de suggérer qu'il demeure une fenêtre d'opportunité pour agir – bien que de plus en plus restreinte. C'est qu'il n'a pas été prêté attention à temps aux seuils de vulnérabilité : « Il était déjà trop tard pour autre chose, le choix en avait été fait depuis longtemps en réalité¹² ». En ceci, Bodinat se rapproche des collapsologues, selon lesquels l'effondrement est désormais inévitable. En témoigne le titre de son dernier livre : *En attendant la fin du monde*, ainsi que cette note récente :

« Il nous reste 12 ans », annonçait le GIEC en 2018 (pour sauver l'habitabilité du monde etc.) Mais l'année suivante il reste encore 12 ans apparemment ; ou même deux décennies selon d'autres, « pour agir ». Il y a quarante ans le rapport Meadows instruisait les contemporains d'alors qu'il leur restait 40 ans [...] avant l'épuisement des stocks et faillite constitutive. « Et nous sommes toujours là et toujours plus riches », fanfaronne-t-on. De fait il restera toujours 12 ans ou plus si c'est avec l'état de maintenant [...] en référence¹³.

- 5 Les humains se montrent invulnérables aux mises en garde qui leur sont lancées, c'est-à-dire incapables de pâtir¹⁴ eux-mêmes des blessures d'une ampleur incommensurable subies par la biosphère et la « couche gazeuse » de la terre, dont la composition dépend pour grande part de la respiration des êtres vivants¹⁵. Au contraire, tout se passe comme si les contemporains « étaient là à rouler prisonniers d'un songe où la fin du pétrole n'existait pas, ni aucun des bouleversements de l'âge actuel [...] »¹⁶. Et Bodinat ajoute, ironique : « Il est improbable que ce soit par impatience apocalyptique

d'entendre de leur vivant le son de la Trompette du Jugement¹⁷ ». Pourtant, à l'heure de l'hypermodernité,

c'est la vie terrestre, le temps terrestre, qu'on a mis au caveau. & qui sous [...] son allure de solidité massive [...], au-dedans se lézarde, se fissure, commence de s'affaisser de toute part [...] Mais plutôt on préfère monter le son des enceintes acoustiques débitant de la *dance music* [...] et s'installer devant les infra-mondes de la vidéo à la demande en ininterrompu [...]¹⁸

- 6 Le paradigme du lisse et des écrans s'oppose à ce qui « se lézarde, se fissure, commence de s'affaisser de toute part » ; il forme un schème imaginaire agissant comme un bouclier protecteur permettant aux sujets de ne percevoir ni la vulnérabilité du monde extérieur, ni leur propre vulnérabilité, ou les rendant insensibles au monde qui les entoure. La médiateté, qu'imposent certes par rapport au monde toutes les formes symboliques et les configurations culturelles, est exacerbée à l'âge de la « société du spectacle » et du multimédia, empêchant tout contact immédiat avec le monde naturel, Bodinat évoquant « l'infini des pages d'écran et des images animées » qui, pour les contemporains, tiennent désormais « lieu de cosmos »¹⁹. Si l'être moderne s'est constitué depuis Descartes en « exception », ce mouvement est accentué dans l'état de culture hypermoderne, renforçant la « séparation » que les situationnistes décrivaient comme « l'alpha et l'oméga du spectacle²⁰ », et entraînant « ce manque général d'intérêt pour ce qui nous arrive, cette inattention étonnante au tableau *de ces inextricables contradictions dans quoi s'abîme le monde* [...] »²¹. Si l'homme s'est voulu « maître et possesseur de la nature », selon la formule du *Discours de la méthode*, cette attitude n'a fait que s'amplifier par la suite, jusqu'à cet « Âge définitif » qui est le nôtre, « revendiquant pour lui seul la totalité de ce qui existe »²², dominé par une attitude narcissique incapable de percevoir sa propre vulnérabilité et celle du monde des vivants, dans une posture d'hybris, de démesure.

Du peu d'avenir

- 7 En même temps, cependant, l'appareillage de l'hypermodernité derrière lequel s'abritent les contemporains n'est qu'un leurre :

De toute leur puissance cataclysmique *les forces de la nature prennent les choses en main* [...] sans plus se préoccuper de nous, qui ne savions leur offrir que l'encens de nos incinérateurs, [...], les flammes de nos torchères et des radiations de chaudières atomiques²³.

- 8 Or, selon Bodinat, viendra un jour où ni les écrans de fumée des cheminées ni ceux des ordinateurs de l'âge contemporain ne parviendront plus à cacher la dégradation du monde – comme si était anticipé ce moment où l'apprenti sorcier de la révolution industrielle²⁴ découvrirait le désastre qu'il a entraîné :

Et ce terminus 2050 en fin de ligne (2030 en réaliste), où doit nous déposer enfin le train du progrès depuis 1830, on l'aperçoit déjà [...] On le verra mieux encore par la fenêtre du wagon [...] dont les passagers optimistes [...] découvrent déjà quelques scènes [...] d'innocents actuellement à périr [...] ou à végéter misérables à la périphérie de leurs vies [...] & quand ce sera leur tour d'être déposés à destination [...], ils réaliseront, mais un peu tard, que ce n'était donc ni si loin, ni si hypothétique²⁵.

- 9 Si un « terminus » apparaît « en fin de ligne », les humains se trompent en situant dans le futur ce qui a déjà eu lieu : « Ils attendent un événement déjà passé », écrit Bodinat à

propos de l'*Appel des 15 000 scientifiques* lancé à l'automne 2017 réclamant des mesures permettant de ne pas dépasser des seuils à partir desquels se déclencheraient des phénomènes incontrôlables et irréversibles²⁶. Or il anticipait simplement les forces d'inertie et de déni qui allaient effectivement empêcher tout véritable changement entre 2017 et 2020, cette dernière année inaugurant une décennie où les modèles élaborés par les scientifiques indiquent les « limites de la croissance »²⁷. Et pourtant, le terminus de 2050 succédera à une autre disparition, celle d'un monde désormais ancien, mais « peu reculé », puisque « beaucoup encore y sont nés, y ont grandi et pourraient se souvenir [...] »²⁸. Bodinat partage les thèses de Günther Anders sur l'obsolescence de l'homme²⁹ ; mais cette obsolescence est double, puisqu'elle a déjà eu lieu dans « le temps où nous sommes », avant le « terminus » – qui ne fera que la redoubler.

Nostalgie

- 10 Or, rappelle Bodinat, ce monde qui a précédé la « grande accélération » futuriste³⁰, tout entière orientée vers la nouveauté, monde « d'avant les autoroutes réticulaires [...] ou d'avant les ordinateurs en réseau », apparaît d'ici « comme baigné d'un autre climat sidéral ; et à tout prendre semble plus intéressant, plus propice que celui qu'on a là³¹ ». C'est qu'il s'agissait d'un monde de relations, non coupé de son propre passé, rempli de « beautés » et d'« ornements³² », et que, tout au moins :
- 11 c'était assez différent [...], malgré tout moins sur le point de s'abîmer autour de nous [...], c'était généralement avec *plus d'air* [...], les choses y figuraient plus solides et durables et intelligibles, visiblement *plus elles-mêmes* [...]³³
- 12 Par opposition, le temps présent ne cesse d'exposer les humains à des « chocs violents [...] infligés à l'organisation nerveuse », à des « excitations à l'électricité » et à des « champs électromagnétiques » qui « anesthésient en nous la *sensibilité d'organe* » et nous privent de « cette partie de nous » qui est « l'âme³⁴ ». Or si Bodinat décrit admirablement la « sensibilité » comme étant le « monde » de l'âme (« l'âme n'étant pas la cause de la sensibilité, celle-ci lui étant son monde³⁵ »), et si elle-même est affectée, « le temps où nous sommes » ne peut qu'être caractérisé par un manque d'âme et être privé de ces « résonances particulières » qui ne sont plus désormais perceptibles que par la « nostalgie³⁶ ». Dans une remarquable clarification terminologique, Bodinat remarque qu'à la différence, d'une part, de la *mélancolie* – qui a trait à la « bile noire », « n'entend rien » et perçoit un monde « dépourvu de signification » –, d'autre part du *regret* – qui « n'attend rien ni ne cherche³⁷ » –, la *nostalgie* devient le « seul foyer de chaleur animique », le « motif d'aller les uns vers les autres se réchauffer à la sympathie mutuelle³⁸ », ouvrant par conséquent le sujet à sa propre vulnérabilité, et le rendant capable de compatir à celle des autres.
- 13 Dans un livre fondamental où sont passés en revue les domaines de la culture les plus divers des sociétés du début du XXI^e siècle, le sociologue Hartmut Rosa a décrit l'époque présente comme traversée par une « crise » ou une « catastrophe » de la « résonance » : « Les expériences de crises dominantes des sociétés contemporaines – la crise écologique, la crise psychologique et la crise démocratique – [...] peuvent être interprétées comme les symptômes d'une crise de la résonance³⁹ ». Or, pour Bodinat, seule la nostalgie est encore apte à s'opposer à la disparition de la résonance, à préserver une vulnérabilité de l'être (en tant que consentement du sujet à sa propre

fragilité) permettant de percevoir celle du monde (en tant que fragilité nécessitant des sujets qu'ils la perçoivent et en tiennent compte). Et elle seule permet de se réjouir de ce que, parfois, « le temps où nous sommes » laisse paraître un souvenir de l'ancien monde, ou un avenir différent de la catastrophe annoncée :

À petite vitesse sur une étroite vicinale [...] bordée d'un désordre d'herbes hautes, de fleurs sauvages, de grandes berces que balance le vent [...] à peine vient-on pourtant de les recadrer à l'épareuse ; où il se présente à l'esprit que le règne végétal libéré de nos coercitions et soustractions exorbitantes [...] n'en aurait pas pour long à se refaire une Terre à son idée [...], à l'abonder d'animaux de toutes sortes, à la repeupler de chants d'oiseaux⁴⁰.

- 14 Et c'est pourquoi Bodinat, se défiant des esthétiques modernistes, retrouve à l'extrême fin d'*Au fond de la couche gazeuse* la nécessité d'une attitude de contemplation propre au romantisme :

& telle fut peut-être [...] l'intuition du romantisme, son inspiration, qu'à ôter cette petite main de devant nos yeux [...] apparaîtrait devant nous le monde enchanté des apparences et du mystère des choses, un *ici-bas et maintenant* de matin au chant du coq : et le monde s'éveille d'un long sommeil [...], revient à la vie universelle et ses magies, ses enchantements, ses possibilités latentes, où tout commence [...]⁴¹

Formule, principe

- 15 Pourtant, il ne s'agit pas pour Bodinat de se concentrer avant tout sur ces moments de magie – à la différence d'un Philippe Jaccottet, chez qui ils fondent l'écriture :

Je pense quelquefois que si j'écris encore, c'est [...] pour rassembler les fragments, plus ou moins lumineux et probants, d'une joie dont on serait tenté de croire qu'elle a explosé un jour, il y a longtemps, comme une étoile intérieure, et répandu sa poussière en nous [...]

Cette fois, il s'agissait d'un cerisier ; non pas d'un cerisier en fleurs, qui nous parle un langage limpide ; mais d'un cerisier chargé de fruits [...]⁴²

- 16 En effet, Bodinat a une conscience très claire de l'extraordinaire vulnérabilité de ce monde, qui ne pourrait retrouver sa magie que si les êtres humains renonçaient à être « maîtres et possesseurs de la nature » – et acceptaient de participer à cette magie. Jaccottet est sensible à ce qui est « encore », tandis que Bodinat l'est à ce qui « n'est plus ». Le « temps où nous sommes » démontre l'impossibilité de penser les « paysages avec figures absentes », la trace de l'humanité y étant toujours présente, jusqu'à faire disparaître la « voie lactée », qui ne peut plus être perçue que par moins d'un quart des êtres humains⁴³.

- 17 À la vulnérabilité des éléments naturels s'oppose l'invulnérabilité du système expansionniste et colonisateur, que synthétise ce mot d'ordre du colonisateur de l'Afrique du Sud et de l'Est Cecil Rhodes : « L'EXPANSION EST TOUT », lequel dévoile « la formule exacte, le principe actif de l'envoûtement qui s'est emparé [...] de l'esprit européen quand il franchit le seuil du XIX^e siècle⁴⁴ », et qui continue de régir l'époque contemporaine :

L'expansion est *tout* : et voyez comme tout s'éclaire en philosophie de l'histoire, du baigne taylorisé de l'accumulation impérialiste à l'enceinte mondiale des réfugiés climatiques, de la radiographie primitive et barbue aux modélisations de la neuropsychologie cognitive et leur application aux masses, des tableaux statistiques de la sociologie à ton séquençage prédictif pour trois fois rien, du tableau des éléments des manuels aux collisionneurs à fabriquer l'antimatière, de l'obus explosif à la tête de missile qui vaut 1 000 Hiroshimas⁴⁵.

& comment se résout l'énigme de cette précipitation depuis deux siècles à vandaliser tout ce qui existait au monde, comme affranchie d'aucune considération morale ou de bon sens à violer tous les équilibres [...]»⁴⁶

- 18 Par opposition, une écriture consciente de cette puissance ne peut que prendre elle-même conscience de sa propre vulnérabilité – d'autant que les ogives nucléaires valant plus de 1 000 Hiroshimas ne sont pas une hyperbole. L'expansionnisme oppose à qui veut le saisir une puissance incommensurable, en particulier par la rapidité à laquelle se succèdent ses transformations, ses adaptations nouvelles, ses innovations, ses technologies de ruptures – si bien qu'il serait sans cesse possible d'ajouter de nouveaux exemples d'expansion à ceux que cite Bodinat. Comment ne pas mesurer la vulnérabilité des collectivités locales et des écosystèmes lorsqu'ils sont exposés à un système financier dans lequel « des algorithmes de trading à haute fréquence [...] achètent et vendent des titres cotés en Bourse et des dettes souveraines *jusqu'à mille fois par seconde*⁴⁷ » ?

In dürftiger Zeit

- 19 Ainsi apparaît une extraordinaire disproportion entre les moyens du système capitaliste, industriel, expansionniste et colonialiste, et ceux dont peut disposer une écriture soucieuse de lucidité par rapport au monde en transformation, dont elle cherche avec difficulté à percer les énigmes. Devant la vitesse de l'expansion, toute tentative d'écriture systématique semble vouée à l'échec, à sa propre obsolescence programmée.
- 20 Aussi n'est-il pas étonnant que, conformément à l'importance qu'il accorde au romantisme, Bodinat ait adopté une poétique qui procède par fragments. Ses livres sont constitués de séries de notes séparées par des blancs, qui soulignent le caractère non systématique de son écriture, ce trait étant renforcé par le recours très fréquent à l'esperluette (« & »), qui sert à accumuler les notations et à rendre visibles entre elles les solutions de continuité. Résultant de la ligature des lettres de la conjonction de coordination « et », l'esperluette renvoie à des graphies anciennes utilisées par les copistes médiévaux ou les imprimeurs jusqu'au XVIII^e siècle (jusqu'à la révolution industrielle). Dans cette perspective, elle constitue l'emblème d'une écriture qui entretient des affinités avec le monde ancien ou préindustriel. En même temps, cependant, elle renvoie au monde capitaliste, qui l'utilise fréquemment, en particulier dans les noms des firmes (« X & Co. »). Dans la poétique de Bodinat, l'esperluette est donc un signe ancien permettant le comput du monde moderne : celui de la dégradation du monde du fait du principe d'accumulation capitaliste, qui le précipite vers des seuils de vulnérabilité et de bascule. Elle permet d'ajouter – rapidement, et avec colère – tel élément à la liste déjà extrêmement longue des indices de vulnérabilité :

& d'ailleurs si l'on y réfléchit. Si l'on dispose devant soi ces bilans des activités expansives du dernier demi-siècle. Si l'on collige ces prédictions démonstratives qui s'en infèrent à nous placer en compagnie de la « biosphère » à *la veille d'une bascule abrupte et irréversible*, ces oracles motivés d'une « transition brutale » de celle-ci vers un état inconnu à l'homme depuis qu'il est ici à s'y reproduire [...] ; si l'on additionne ces rapports dont les termes pesés concluent à un effondrement prochain de la productivité océanique « sans précédent depuis 300 millions d'années » [...]. Et si l'on y réfléchit, qu'il est peut-être en soi significatif que ce mot

d'effondrement s'impose ainsi partout à examiner l'état de ce monde – un monde dont nous n'avons aucun moyen de partir⁴⁸.

- 21 Et la colère que met en évidence l'esperluette apparaît d'autant mieux qu'elle est couplée avec l'usage du très bref « etc. », qui vient fréquemment clôturer une énumération dont il s'agit de montrer qu'elle ne vaut pas la peine d'être continuée – si bien que les éléments sont cités (au sens juridique : ils sont appelés à comparaître), mais aussi bien rappelés à l'ordre, le silence leur étant imposé :

[...] quand on nous entretenait d'un « choix de civilisation » dont il fallait prendre conscience qu'il était devant nous – « Voulons-nous vraiment ce monde prochain de l'Âge des robots ? », « Climat : l'humanité à la croisée des chemins », etc. –, il était déjà trop tard pour autre chose [...]⁴⁹

[...] et à nous encombrer encore d'autres indispensables à laisser en veille et recharger continuellement au secteur et prophétisant le règne prochain des objets connectés par milliards [...], dont la monarchie en 5G va nous améliorer le quotidien, etc⁵⁰.

- 22 L'usage conjoint de l'esperluette et de l'injonction à se taire exprimée par « etc. » contribue ainsi à la mise en place d'une écriture de l'ironie – l'une des marques essentielles de l'esthétique romantique. L'ironie est d'ailleurs renforcée par la néologie, qui permet de considérer avec distance les inventions vaines de l'hypermodernité, les « tractopelles », les « dibbouks », les « advertisements », l'« internité », la « radiovision », ou encore l'« optiphone⁵¹ ». Et, plus généralement, dans le prolongement de pratiques utilisées par d'autres écrivains ou critiques de la culture⁵², une écriture accordant un rôle d'importance à la citation s'emploie à renverser les clichés par lesquels la modernité accompagne ses inventions, et à les dénoncer comme de purs simulacres.

Vanité carré misère

- 23 Et sans doute est-ce là un enjeu majeur de l'entreprise de Baudouin de Bodinat. Dans tous ses livres, dans toutes ses notes, il s'agit d'opposer à l'invulnérabilité de l'expansionnisme une écriture qui en débusque la futilité. Les notes, fragmentaires, agissent à la manière des tableaux de vanité. Dans de très longues phrases, dans lesquelles s'insèrent des parenthèses, et d'autres parenthèses à l'intérieur des premières, les notes ne cessent d'accumuler ce que tait la civilisation de l'expansionnisme, ses déchets, ses destructions, ses « externalités négatives ». Ainsi, par accumulations d'éléments, par lesquelles s'effectue la progression de la pensée, la phrase de Bodinat vient comme « griffer » l'invulnérabilité lisse dont se prévaut la civilisation expansionniste, tout en rappelant des seuils à venir, ou peut-être déjà atteints, à partir desquels des zones de vulnérabilité font place à des effondrements :

Tant de faits vraiment étonnants dont on découvre aux mêmes pages de *Science & médecine* la clef haruspique [...]: qu'ils sont en séquelle de la contamination ubiquiste du milieu terrestre [...] où l'on découvre toujours en bout de chaîne alimentaire l'être humain à table, occupé [...] à ingurgiter ces réactifs qui viennent célébrer en lui leurs silencieuses noces chymiques [...]⁵³

- 24 Pour autant, il serait erroné de croire que Bodinat se contente d'établir le comput des désastres écologiques. Bien plutôt, les longues phrases, avec leurs parenthèses successives, labyrinthiques, dans lesquelles le locuteur avoue parfois lui-même se perdre (« cette incise m'a emporté un peu loin de ma route⁵⁴ »), indiquent un mouvement de tâtonnement, indice lui-même d'une posture de vulnérabilité face à une

civilisation technique à la puissance incommensurable. Les affirmations de Bodinat sont fortes et tranchées, mais elles sont formulées dans une écriture dont l'emblème pourrait être la taupe, qui tente obstinément de percer le bouclier par lequel se protège ce qu'il *finit* par comprendre comme étant le *ressort caché* de la civilisation, c'est-à-dire l'*expansionnisme*. D'où l'importance d'un mouvement par notes non systématiques, par approximations successives. Ainsi en va-t-il exemplairement dans *Au fond de la couche gazeuse*, au cours d'une longue phrase de près de deux pages dans laquelle la pensée s'évertue à saisir peu à peu la magie à quoi ouvre la nostalgie⁵⁵. Il faudrait la citer en entier ; mais, l'espace faisant défaut, je me contenterai de ces deux vers de Louis-René Des Forêts qui, appliqués à la poétique de Bodinat, en révéleraient une qualité fondamentale :

Écoutez-le qui grignote à petit bruit, admirez sa patience
Il cherche, cherche à tâtons, mais cherche⁵⁶.

- 25 Chercher à tâtons, et dans l'obscurité, en faire sa propre méthode, c'est accepter sa fondamentale vulnérabilité. Et c'est dans cette perspective qu'il faut considérer le titre de la revue que Baudouin de Bodinat édite avec Marlène Soreda, qui s'affiche comme un *Dernier carré* : carré de résistance, mené à deux plumes seulement, mais encourageant d'autres entreprises similaires. Chaque numéro de cette petite revue le rappelle : « Ne comptant que sur ses propres forces, Dernier Carré ne sollicite aucun renfort. Que fleurissent mille autres Dernier Carré ! ». Le dernier carré affiche sa vulnérabilité, tout en essayant obstinément de débusquer les failles de la civilisation expansionniste, dont « *Titanic* est le nom de code⁵⁷ » – en faisant des indices de vulnérabilité du monde contemporain le matériau de son écriture.

NOTES

1. Si certains titres des sections de cet article renvoient aux livres de Baudouin de Bodinat, d'autres font allusion à des œuvres qui peuvent entrer en résonance avec elle (de Philippe Rahm et Jean-Gilles Décosterd, Andreï Tarkovski, Friedrich Hölderlin et Yves Boudier).
2. Cf. Will Steffen, Katherine Richardson, Johan Rockström *et alii*, « Planetary boundaries : Guiding human development on a changing planet », *Science*, Février 2015, vol. 347, n° 6223. En ligne, URL : <https://science.sciencemag.org/content/347/6223/1259855>.
3. Pour une représentation graphique de ces limites, voir la page d'accueil du Stockholm Resilience Center de l'Université de Stockholm : <https://www.stockholmresilience.org/planetary-boundaries>
4. Paul Celan, « Engführung », *Sprachgitter* [1959 & 1963], in : *Die Gedichte. Kommentierte Gesamtausgabe in einem Band*, éd. par Barbara Wiedemann, Francfort-sur-le-Main, Suhrkamp, 2003, p. 113-118 & 667.
5. *Ibid.*, p. 114-115.
6. Bernard Noël, *Sonnets de la mort*, nouvelle édition *non définitive*, Les Cabannes, Fissile, 2007 & 2012, p. 17.
7. Cet article se réfère aux ouvrages suivants de Baudouin de Bodinat, à l'aide des abréviations entre crochets : *La vie sur terre. Réflexions sur le peu d'avenir que contient le temps où nous sommes*.

Tomes premier (1996) et second (1999), suivis de deux notes additionnelles, Saint-Front-sur-Nizonne, Encyclopédie des Nuisances, 2008 [VT] ; *Au fond de la couche gazeuse*, Paris, Fario, 2015 [AFCG] ; *En attendant la fin du monde*, Paris, Fario, 2018 [EAFM] ; « À la vue du cimetière, Estaminet », *Dernier carré*, Paris, La Charrette orchestrale, n° 1, nov. 2018, p. 1-8 [DC1] & n° 4, oct. 2019, p. 1-11 [DC4].

Vincent Pélissier, le directeur des éditions Fario, décrit Baudouin de Bodinat comme un auteur réservé et n'apparaissant que rarement en public. Contrairement à une légende colportée sur Internet, il ne s'agit pas d'un nom recouvrant un collectif. L'œuvre de Bodinat déploie une critique acerbe de la modernité, dans le sillage de l'Encyclopédie des nuisances, qui a été son premier éditeur. Il publie avec Marlène Soreda la revue *Dernier carré*.

8. Cf. Walter Benjamin, *Baudelaire*, éd. établie par Giorgio Agamben *et alii*, Paris, La Fabrique, 2013.

9. Will Steffen ; Paul J. Crutzen ; John R. McNeill, « The Anthropocene : Are Humans Now Overwhelming the Great Forces of Nature ? », *Ambio*, vol. 36, n° 8, décembre 2007, p. 614-621 ; J. R. McNeill, *The Great Acceleration. An Environmental History of the Anthropocene since 1945*, Cambridge, Harvard University Press, 2014.

10. Pour une vue d'ensemble des indicateurs de la grande accélération, cf. les tableaux, inclus dans le montage ci-dessous (en haut à gauche et en bas à droite), des tendances socio-économiques et de l'évolution du Système Terre (Will Steffen *et alii*, « The trajectory of the Anthropocene : The Great Acceleration », *The Anthropocene Review*, vol. 2 (1), avril 2015, p. 81-98).

11. En octobre 2014, la presse internationale s'est fait l'écho d'études indiquant que le glyphosate, dans la façon dont il est utilisé, est de 1 000 à 2 000 fois plus toxique qu'annoncé. Quant aux néonicotinoïdes, de nombreuses recherches les décrivent comme étant de 5 000 à 10 000 fois plus toxiques que le DDT.

12. EAFM, p. 145.

13. DC4, p. 1.

14. Si le terme « vulnérabilité » est associé à l'idée de « fragilité », il désigne aussi une attitude spirituelle ouvrant la capacité d'empathie, si bien que des chercheurs en éthique ou en théologie en viennent à se demander si la vulnérabilité n'est pas souhaitable. Cf. Marie-Jo Thiel, *Souhaitable vulnérabilité ?*, Presses universitaires de Strasbourg, 2016.

15. Cf. Jean-Paul Deléage, « Wladimir Vernadsky, penseur de la biosphère », in Wladimir Vernadsky, *La Biosphère*, Paris, Seuil, « Points sciences », 2002, p. 1-39, p. 37.

16. DC4, p. 2.

17. *Idem*.

18. *Ibid.*, p. 6.

19. AFCG, p. 72.

20. Guy Debord, « La séparation achevée », *Internationale situationniste. 1958-1969*, Paris, Arthème Fayard, 1997, pp. 539-544, p. 543.

21. EAFM, p. 27.

22. AFCG, p. 112.

23. DC4, p. 5.

24. Goethe écrit « L'apprenti sorcier » en 1797, au tout début de l'ère du machinisme intensif. Dans cette ballade, les balais porteurs d'eau et valets de l'apprenti sorcier se multiplient, provoquant une inondation irréversible. Ce poème a été lu comme une injonction à un retour au classicisme après les années « Sturm und Drang ». Mais il m'apparaît également possible d'interpréter la figure de l'apprenti sorcier comme l'allégorie d'un système économique orienté vers une croissance constante. En effet, comme le rappelle Sven Beckert dans son remarquable ouvrage sur les origines et le développement exponentiel du capitalisme mondial, l'eau a joué un rôle primordial au début de la révolution industrielle dans le Lancashire : avant l'utilisation de la machine à vapeur, les fabriques étaient placées au bord de rivières pour en utiliser la force du courant (Sven Beckert, *King Cotton. Eine Geschichte des globalen Kapitalismus*, Munich, 2014, p. 67 sq).

Goethe écrit « L'apprenti sorcier » en 1797, au tout début de l'ère du machinisme intensif. Dans cette ballade, les balais porteurs d'eau et valets de l'apprenti sorcier se multiplient, provoquant une inondation irréversible, figurant les excès potentiels du système économique, alors naissant, qui se définit par une orientation vers une croissance constante. Cette interprétation de la figure de l'apprenti sorcier paraît d'autant plus pertinente que l'on se souvient du rôle de l'eau au début de la révolution industrielle. Avant le recours à la machine à vapeur, les fabriques étaient placées au bord de rivières pour en utiliser la force du courant. Cf. Sven Beckert, *King Cotton. Eine Geschichte des globalen Kapitalismus*, München, 2014, p. 67 sq.

25. DC4, p. 9.

26. EAFM, p. 32.

27. Comme l'indique le graphique situé en haut à droite dans le montage ci-dessus.

28. *Ibid.*, p. 108.

29. Günther Anders, *Die Antiquiertheit des Menschen. 1. Über die Seele im Zeitalter der zweiten industriellen Revolution*, Munich, C.H. Beck, 1992 [1956].

30. AFCG, p. 196. Chez Bodinat, l'adjectif « futuriste » désigne les fuites en avant contemporaines, tout en faisant écho à la rupture radicale par rapport au passé pour laquelle militaient les futuristes italiens, en dénonçant tout « passéisme ».

31. *Ibid.*, p. 108-109.

32. *Ibid.*, p. 110-111.

33. *Ibid.*, p. 108.

34. VT, p. 134.

35. AFCG, p. 118.

36. AFCG, p. 121.

37. *Ibid.*, p. 115-117.

38. *Ibid.*, p. 119.

39. Hartmut Rosa, *Resonanz. Eine Soziologie der Weltbeziehung*, Francfort-sur-le-Main, Suhrkamp, 2019 [2016], p. 629. Je traduis. Rosa aborde de multiples aspects de la résonance, qui constitue un processus dynamique interactif entre le sujet et le monde, et qui permet l'épanouissement d'une « bonne vie », caractérisée par des axes de résonances stables (p. 59). Les résonances heureuses se traduisent par une sensation d'ouverture du sujet (expérience mystique, orgasme, mémoire involontaire, etc.). La société capitaliste et la modernité entraînent en revanche un « manque de résonance » (*Resonanzlosigkeit*) : avec les écrans, qui sont désormais le médium privilégié de toutes les relations au monde, cette relation se réduit à un seul canal (p. 155-158), et la dépression ou le burn-out apparaissent comme l'absence de résonance ou sa soudaine disparition (p. 308 & 180). Pour Rosa, des romans comme ceux de Sartre ou de Beckett témoignent de la sensation de disparition de toute résonance au XX^e siècle (p. 527). Ainsi, les expériences de résonance avec le monde laissent la place à une « perte du monde » (p. 712). Si la « résonance » est un terme romantique (p. 293), l'âge capitaliste, avec ses grandes villes bruyantes et dissonantes (Simmel), est caractérisé par un désenchantement (Weber) et par de multiples « catastrophes de la résonance » (p. 549, 559 & 561).

40. DC4, p. 9-10.

41. AFCG, p. 240.

42. Philippe Jaccottet, *Cahier de verdure*, Paris, Gallimard, 1990, p. 9.

43. AFCG, p. 17. Au moment de la rédaction de cet article (avril 2020), une traînée est observable dans le ciel suisse, celle du train de 60 satellites Starlink lancés le 23 avril 2020 par la société SpaceX d'Elon Musk. Il s'agissait de l'un des lancements qui permettront à terme d'arriver à 12 000 satellites (la presse évoque même 40 000) assurant l'internet à haut débit sur toute la terre. Cette initiative est contestée par des astronomes, qui lui reprochent de rendre le ciel invisible, et qui proposent l'inscription de la voie lactée au patrimoine mondial de l'Unesco.

44. AFCG, p. 126.

45. *Ibid.*, p. 127.
46. *Idem.*
47. *La Revue durable*, n° 64, 2020, p. 11. Je souligne.
48. *AFCG*, p. 164.
49. *Ibid.*, p. 145.
50. *EAFM*, p. 4.
51. *AFCG*, p. 144, 162, 169, 186 & 211 ; *DC1*, p. 6.
52. On peut penser aux pratiques citationnelles de Kraus, Benjamin ou Brecht, mais aussi de Dada, des surréalistes, des situationnistes ou des Nouveaux Romanciers, qui ont recours au montage, au collage ou à ce que Benjamin appelait les « images dialectique ».
53. *AFCG*, p. 166-167.
54. *Ibid.*, p. 120.
55. *Ibid.*, p. 118-120.
56. Louis-René Des Forêts, *Poèmes de Samuel Wood*, Montpellier, Fata Morgana, 1988, p. 7.
57. *AFCG*, p. 157.

RÉSUMÉS

Des crises récentes et fréquentes mettent en évidence des vulnérabilités dans de très nombreux secteurs du monde contemporain. Or peu d'écrivains y auront été plus attentifs que Baudouin de Bodinat, qui s'est attaché à les relever obstinément, tout en s'efforçant d'en dégager les causes. Son mérite est d'aborder les vulnérabilités du monde contemporain non seulement dans le cadre du monde « naturel » (réchauffement climatique, baisse de la biodiversité), mais également quant à la culture et à la sensibilité humaine. Le présent article s'attache donc à dégager la poétique de la vulnérabilité propre à l'œuvre de Bodinat, dont il dit lui-même qu'elle prend ses sources dans le romantisme allemand – une telle source renvoyant à une orientation esthétique à la fois critique et attentive à la sensibilité, aux résonances.

Recent and frequent crises have highlighted vulnerabilities in a wide range of sectors of the contemporary world. Few writers have been more attentive to them than Baudouin de Bodinat, who has been stubbornly trying to identify their causes. His merit is that he addresses the vulnerabilities of the contemporary world not only in the context of the « natural » world (global warming, decline in biodiversity), but also in terms of culture and human sensitivity. This article therefore seeks to draw out of Bodinat's work a poetics of vulnerability, which he himself says has its roots in German Romanticism – a source that refers to an aesthetic orientation that is both critical and attentive to sensitivity and resonance.

INDEX

Mots-clés : vulnérabilités, écocritique, résonance, Romantisme, avant-gardes

Keywords : vulnerabilities, ecocriticism, resonance, Romanticism, Avant-garde

AUTEURS

PATRICK SUTER

Patrick Suter est professeur de littérature française à l'Université de Berne. Il a interrogé les relations entre presse et littérature dans les avant-gardes (*Le journal et les Lettres*, 2 vol, 2010). Il étudie la figuration des frontières et la théorie de la culture (*Regards sur l'interculturalité*, 2016). Écrivain, il a publié *Le Contre-geste* (1999), *Faille* (2005) et *Frontières* (2014). Il a traduit la poétesse A. von Droste-Hülshoff (*Tableaux de la lande*, 2014). Il a codirigé des volumes sur R. Pinget (2015) et G.-A. Goldschmidt (2018). Ses publications interrogent fréquemment les relations entre littérature, art, culture et écologie.